

CHAUNU, Pierre, *Séville et l'Atlantique (1504-1650). Partie interprétative*. 3 vols. CXXV-1212-2050 pp. *Collection Ports, Routes, Trafics*, S.E.V. P.E.N., Paris, 1959.

Fernand Ouellet

Volume 14, Number 3, décembre 1960

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/302069ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/302069ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ouellet, F. (1960). Review of [CHAUNU, Pierre, *Séville et l'Atlantique (1504-1650). Partie interprétative*. 3 vols. CXXV-1212-2050 pp. *Collection Ports, Routes, Trafics*, S.E.V. P.E.N., Paris, 1959.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 14(3), 455–460. <https://doi.org/10.7202/302069ar>

CHAUNU, Pierre, *Séville et l'Atlantique (1504-1650). Partie interprétative*. 3 vols. CXXV-1212-2050pp. *Collection Ports, Routes, Trafics*, S.E.V. P.E.N., Paris, 1959.

Nous avons déjà signalé à l'attention des historiens canadiens la colossale et très fructueuse étude de Pierre et Huguette Chaunu sur l'Atlantique de Séville. Nous n'avions alors en mains que l'introduction méthodologique et les deux premiers tomes de la *partie statistique* qui, à eux seuls, suffisaient à montrer l'ampleur de cette étude qui dépasse l'histoire économique pour déboucher sur celle beaucoup plus large et exigeante des civilisations. Depuis lors, la partie statistique a été complètement publiée (6 vols. au total) et l'Auteur nous livre maintenant la *partie interprétative*, celle-même où sont dégagées les structures et la conjoncture d'une économie-monde, dont Séville fut le centre.

Edifier pour une époque qui avait « le génie de l'imprécision » une statistique que les hommes du temps n'avaient su construire afin de « placer résolument le chiffre au cœur de l'entreprise et tenter de tirer, pour la compréhension du passé, tout ce qui était possible de déduire des séries », voilà qui situe bien, en ses perspectives profondes et nouvelles, cette œuvre scientifique capitale. *Connaître la réalité matérielle* de l'Atlantique espagnol, ce n'est pas pour l'Auteur se cantonner, en dépit de son immense intérêt, dans cette réalité mais c'est se procurer les moyens les plus sûrs de saisir globalement une civilisation en ses cadres et en son mouvement. Annexer au domaine de l'histoire quantitative une part essentielle de l'*Ancien Régime de la mesure*, n'est-ce pas multiplier les possibilités d'intrusion dans l'univers mental de l'homme ?

Structure et conjoncture, deux concepts auxquels les économistes en particulier, nous ont habitués et qui recouvrent deux aspects d'une même réalité humaine. Le premier terme évoque la permanence, une certaine cristallisation du réel; le second réfère au mouvement, il implique un regard sur l'avenir et il suggère la notion du rythme. L'un saisit davantage l'espace et l'autre, le temps. Mais, en réalité, qu'est-il d'arrêté et de définitif dans les choses humaines ? Les structures, même les plus stables en apparence, se font et se défont; elles se hiérarchisent et par la suite se transforment pour aboutir à un nouvel équilibre. Elles obéissent même aux impératifs de la conjoncture: « l'inexorable conjoncture, dont on sait maintenant qu'elle transcende les sociétés, continents et systèmes politiques . . . d'autant plus inexorable qu'elle est moins extérieure à l'homme, mais bien l'expression la plus profonde du rythme propre de toutes les sociétés

humaines... » Ainsi se trouve justifiée une démarche scientifique dont l'objectif essentiel est de faire comprendre, grâce à ces deux dimensions, cette étonnante construction humaine que fut l'Atlantique de Séville.

D'abord, en attendant que voit le jour le tome consacré aux structures techniques et politiques, les structures géographiques de l'Atlantique de Séville. Pourquoi cet éclatement du monde méditerranéen au 15^e siècle ? Pourquoi a-t-il appartenu au Portugal et à l'Espagne de le produire ? Pourquoi cette dernière, plutôt que l'autre, a-t-elle réussi à annexer à l'ancien monde un nouvel espace géographique et économique, à son tour générateur d'une révolution en profondeur dans l'Occident médiéval ? Ces questions n'avaient pas été sans réponses jusqu'à maintenant et les sources relativement peu nombreuses avaient été exploitées au maximum. Mais il s'agissait — déjà les fructueuses hypothèses de F. Braudel l'orientaient — de mettre au point une perspective plus juste et plus nuancée des origines du mouvement des découvertes. Une Europe chrétienne et méditerranéenne, en plein essor démographique et économique, ce dernier favorisé par la diffusion de la *lettre de change*, instrument incomparable de crédit et de mobilisation des capitaux, voit son expansion territoriale limitée par la présence des Turcs. En somme une situation propre à favoriser une plus grande intériorisation du péril turc, ressenti dans la conscience occidentale comme un blocus. Le concept de chrétienté n'était-il pas au Moyen âge « le sentiment le plus fort » ? La chrétienté assiégée n'allait pas se laisser dominer par une angoisse stérilisante. Le mythe des chrétientés orientales provoquera ce que l'auteur appelle : *une fuite en avant*. « Pour se délivrer du sentiment d'encerclement dont elle souffre, la Chrétienté se forge une compensation, sous forme d'un contre-encerclement de l'Islam. » Réponse à un sentiment d'angoisse, fruit de l'échec des Croisades, de l'impossibilité de trouver de nouvelles terres et de l'avance turque, la construction d'un espace atlantique trouve sa pleine justification dans le psychisme collectif qui intériorise les défis proprement matériels. D'autre part, cette Europe méditerranéenne doit faire face à une pénurie séculaire de monnaie, que la lettre de change a, en partie, compensée mais, par contre, accrue. L'essor économique et la montée de la bourgeoisie, dont Gênes est le foyer le plus actif avec ses avant-postes Séville et Lisbonne, impliquaient à eux seuls, dans une direction ou dans une autre, l'éclatement du monde méditerranéen. Une noblesse militaire en mal d'emploi, plutôt au Portugal qu'en Espagne, avait besoin de conquêtes nouvelles. L'expérience technique de Gênes, assimilée par le Portugal et l'Espagne, conduisait, si on voulait surmonter

les défis nouveaux, au progrès des techniques de la mer. En somme la péninsule ibérique, était seule en mesure de rencontrer les impératifs posés au monde occidental. Le Portugal fut le premier à entrer en liste. Sa difficile aventure africaine permettra la mise au point des techniques, notamment la *caravelle*, que l'Espagne utilisera dans sa conquête de la Méditerranée américaine. Les difficultés rencontrées par les Portugais sur les côtes de l'Afrique et une motivation plus exclusivement économique seront suffisantes pour leur interdire l'aventure américaine, dont ils étaient plus à même de mesurer les risques et les conditions concrètes. Au contraire, l'Espagne, dirigée par l'intuitive et mystique Isabelle, était alors disponible pour accepter le défi lancé à la chrétienté par les Turcs. Telles sont les composantes essentielles de cette explosion du monde méditerranéen dont Colomb devait être le principal artisan. Ce Génois, qui avait navigué en Méditerranée orientale pour le compte de sa ville natale, avait éprouvé, plus que la moyenne des hommes de son temps, le sentiment d'angoisse qui agitait alors la chrétienté. Gênes n'était-elle pas le centre névralgique du monde méditerranéen ? En 1477, il émigra au Portugal et il participa, par la suite, à l'expérience africaine. Il épousa la fille d'un gros colon de Madère. Puis, on le retrouve, en 1492, à la Niebla où il multiplie les contacts avec les Franciscains, l'ordre le plus ouvert à cette date aux entreprises missionnaires. Au près d'Isabelle, le génial et mystique marin arrivait à son heure, celle de l'Amérique.

De 1492 aux années 1535-40 se produit le phénomène extrêmement rapide de la conquête des Indes occidentales, dont Colomb avait tracé, dès ses premiers voyages, la marche d'une façon presque définitive. Ce n'est pas qu'il faille sous-estimer la facilité de l'entreprise mais, favorisé par l'expérience portugaise, par les essentiels relais des îles, et par un sens unique de la navigation, il avait franchi les étapes qui séparent l'Espagne des Indes prodigieuses, avec une vitesse presque sans précédent. Puis l'espace économique se construisit autour des Espagnes. D'abord la Castille dont la primauté incontestable se maintiendra tant que l'exploitation américaine sera fructueuse. Mais c'est bien le sud du royaume de Castille, l'Andalousie qui profitera au maximum de l'ouverture de l'ancien monde. De riches terres, un peuplement récent, des traditions manufacturières solides, ses richesses mercurielles, tout cela préparait l'Andalousie à jouer un rôle de premier plan dans un empire fondé sur un système d'échanges à long rayon. Mais, par dessus tout dans cette terre privilégiée, le complexe portuaire de Séville appelé à devenir un emporium mondial. Vient ensuite l'Espagne nord-atlantique avec son blé,

sa laine, ses mines de fer, ses constructions navales, ses marins et, au surplus, sa structure capitaliste, rien qui ne garantisse une étroite association, non exempte de rivalité, avec le monde andalou. Enfin l'Espagne du nord et méditerranéenne et ses prolongements européens, parents de plus en plus pauvres et comme tenus à l'écart du fructueux trafic des Indes.

De l'Espagne on débouche sur les Canaries et les Açores, celles-là espagnoles et celles-ci portugaises, indispensables relais dans la carrière des Indes. De cette fonction des Canaries découlent des activités multiples : approvisionnement alimentaire des convois, réparation des navires, exportation des céréales et des vins.

A l'étape suivante se trouvent les îles d'Amérique, porte d'entrée de la Méditerranée américaine. D'abord exploitées pour leurs richesses propres, selon un processus identique : la cueillette de l'or et l'utilisation à cette fin de la main-d'œuvre indigène, elles perdront vite leur prépondérance. Vidé d'or et de population indigène, le monde des îles ne se contentera que grâce à la substitution de productions nouvelles : agrumes, sucre et élevage. Inévitables relais sur la route de l'Europe, les îles d'Amérique fourniront encore les effectifs humains pour la conquête et la mise en valeur de la Nouvelle-Espagne et de la Terre Ferme. C'est là, au premier chef, que devait se jouer le destin de l'empire espagnol. On ne pouvait plus se contenter de la cueillette de l'or et d'une exploitation très superficielle du territoire. La possession de ces deux unités continentales impliquait un enracinement plus profond. D'abord Mexico, ville du grand négoce « coiffant une cité... profondément rattachée au sol ». Indice certain d'une économie plus diversifiée : les céréales, l'élevage, le sucre, la soie et surtout l'exploitation minière. Ensuite le Pérou avec ses mines d'argent et de mercure, pendant longtemps, espace dominant de l'Atlantique espagnol. Tout ce monde, plus ou moins, appartient à un même ensemble économique, politique, religieux et culturel. Il n'est pas uniforme ; il est hiérarchisé selon la plus ou moins bonne fortune de ses composantes. Il y a les dominants mais aussi les dominés, dont le destin pour être tragique n'en était pas moins inévitable. Problème majeur du choc des civilisations à une époque si exigeante pour le matériel humain. Bien plus, tout ce monde vivait au rythme d'une conjoncture qui s'imposait même à toute l'Europe. C'est que l'arrivée de l'or et de l'argent américains a non seulement insufflé une nouvelle vigueur à l'économie européenne mais elle en a déterminé le rythme profond. D'où l'intérêt décisif d'une étude de la conjoncture.

Il n'est pas facile de rendre compte d'une façon adéquate de ces deux énormes livres consacrés à l'analyse de la conjoncture. Leur importance même semble interdire un exposé sommaire. « La conjoncture, nous dit l'auteur, est, ici, en l'occurrence, une méthode par laquelle on tend à tout intégrer de la réalité humaine connue dans l'unité de temps, à tout mener de front et à reconstituer, ainsi, le climat économique le plus largement entendu de l'Atlantique espagnol... » Pour réaliser cet effort global, l'auteur disposait non seulement du volume du trafic — le tout suffisamment diversifié pour autoriser une prospection d'une telle ampleur — et des mouvements en valeur mais aussi des séries de prix et salaires élaborées par Hamilton. Tout cet appareil statistique aurait été quelque peu illusoire si l'auteur n'avait eu en mains une source d'atmosphère. La correspondance de la *Casa de la Contracion*, au plus haut point représentative de l'état d'esprit des milieux d'affaires, se révélait, au surplus, un instrument incomparable pour déceler les oscillations du psychisme collectif. A l'aide de ces éléments, il devenait possible de localiser toutes les ondulations de l'espace atlantique. D'abord les *trends* séculaires et les mouvements interdécennaux; ensuite, les fluctuations décennales et les cycles courts. De 1506 à 1608, une première phase longue d'expansion à l'intérieur de laquelle se dégagent deux périodes encadrant dix années de récession. De 1609 à 1650, une longue récession formée de deux périodes de retrait encadrant huit années de récupérations partielles. La décomposition de ces tendances majeures fait aussi apparaître les rythmes plus courts. Prix, trafics, mines, trésors, monnaie, guerre, paix, investissements, main-d'œuvre, salaires, finances publiques, matériel naval, population, structures, politique, voire même psychisme collectif, tout cela intervient, plus ou moins selon les périodes, pour déterminer et rendre compte de la conjoncture. Phases longues d'expansion, périodes de hausse des prix, d'optimisme, d'action, de conquêtes, parfois superficielles, où s'affirment les individus et les comportements explosifs et extravertis. Ces époques portent en elles les causes de leur défaillance et de leur essoufflement. Phases longues de contraction, porteuses de pessimisme mais aussi de réflexion, de conquête en profondeur, d'investissements, de progrès technique, de baisse des prix. Elles préparent les acquisitions futures. Elles favorisent davantage les personnalités et les comportements introvertis. De 1506 à 1608, on assiste à la construction spectaculaire de l'Atlantique de Séville et de son épanouissement; de 1609 à 1650, un irrémédiable déclin qui fait de l'édifice sévillan un espace économique dominé parmi tant d'autres. Séville ne dicte plus le rythme du monde, il obéit maintenant à une impulsion qui lui

vient de l'extérieur. La puissance espagnole n'échappa pas à ce déclin.

Par sa méthode et par ses larges perspectives, *l'Atlantique de Séville* intéresse tous ceux qui œuvrent dans le vaste domaine des sciences de l'homme.

FERNAND OUELLET